

# « Une fois que t'as testé la Lamborghini, la BMW ne te dit plus rien. Le crack après la snifette, c'est pareil »

A Bruxelles, la « crise du crack » est bien là, faisant son lit sur une crise de la précarité qui avance tel un rouleau compresseur. Sorti de vingt ans de fumette compulsive de coke, mais toujours consommateur occasionnel, Jok s'inquiète de voir les dealers tenter de conquérir de nouveaux marchés. Nizar, lui, est tombé il y a deux ans dans le crack pour anesthésier un quotidien devenu insupportable depuis qu'il a basculé dans la rue.



Le crack est un mode de consommation de la cocaïne qui consiste à l'inhaler après l'avoir « basée » pour en obtenir un caillou que l'on brûle. © AFP.

## augmentation du phénomène Une crise qui met Bruxelles face à « un péril grave »

A.S.

La Belgique, ce n'est pas un secret, a un problème de cocaïne – nouvelle saisie record en 2023 dans les ports; Anvers championne européenne des résidus de cocaïne analysés dans les eaux usées...

Bruxelles, elle, a de surcroît un problème de crack.

Un mode de consommation de la poudre blanche qui consiste à l'inhaler après l'avoir « basée » – souvent avec de l'ammoniaque ou du bicarbonate – pour en obtenir un caillou que l'on brûle. « C'est fondamentalement le même produit de base, mais c'est quand même un produit modifié, qui est donc différent au niveau des effets », rappelle Michaël Hogge, chargé de projets scientifiques et épidémiologiques au sein de l'ASBL Eurotox. « Ceux-ci sont beaucoup plus euphorisants et brefs, ce qui appelle l'utilisateur à renouveler davantage sa consommation. Et la manière dont ils agissent sur les circuits de la récompense a tendance à favoriser la consommation compulsive. »

L'indignation estivale autour de la situation de gare du Midi, de même que le coup de gueule lancé par plusieurs dizaines de comités de quartier bruxellois au cours de la même séquence, auront notamment témoigné du fait que la problématique du crack cristallise des préoccupations sérieuses autour des nuisances qu'elle engendre. Dans de plus en plus de stations de métro et de quartiers, ceux et celles qui ont sombré dans la spirale prennent de moins en moins la peine de se cacher pour fumer.

Au-delà des impressions, plusieurs indicateurs (certes tous imparfaits) permettent bout à bout de prendre la mesure de cette montée en puissance du crack que l'on peut adéquatement qualifier de « crise », selon Michaël Hogge « au regard de l'ampleur du phénomène et de la difficulté à le traiter ». A Transit ASBL, référence bruxelloise en matière d'accompagnement des personnes toxicomanes, on constate ainsi une explosion de la demande de matériel d'inhalation stérile. « Si la distribution de seringues et de feuilles d'aluminium semble se stabiliser de-

puis 3 ans, la distribution de pipes à crack fait exception à cette règle. Elle augmente ainsi chaque année dans des proportions importantes », lit-on dans son dernier rapport annuel. En 2022 (20.311 distributions), elle avait pratiquement doublé depuis l'année précédente et a plus que quadruplé par rapport à 2018. Au niveau de la salle de consommation à moindres risques Gate, ouverte l'an dernier sous la supervision de Transit, la consommation de cocaïne par inhalation a également largement pris le dessus sur les injections d'héroïne.

Un autre facteur à scruter, rappelle Michaël Hogge, ce sont les chiffres des demandes de prise en charge médicales liées aux produits psychotropes. En 2022, Sciensano dit ainsi avoir comptabilisé 915 patients (très majoritairement des hommes précarisés, souvent en situation de mal logement) ayant effectué une demande de traitement pour le crack en tant que substance principale, pratiquement un quart de ces demandes provenant de la Région Bruxelles-Capitale. Des chiffres qui témoignent d'une « hausse

**Jok** « Ce qui m'inquiète, c'est qu'à ce prix on commence aussi à approcher des personnes de plus en plus jeunes »

TÉMOIGNAGE

ARTHUR SENTE

Moi, j'ai commencé à l'âge de 17 ans l'ecstasy, dans le milieu des discothèques. A 18 ans déjà, j'étais un bon snifiteur de coke. Et à 19 ans, j'ai goûté la coke en fumette, c'est-à-dire ce qu'on appelle le crack, si tu ne le savais pas déjà. Ça, c'était le pas à ne pas faire. Pour te donner un exemple, le passage de la snifette à la fumette, c'est un peu comme si ton père, pour ton anniversaire, il t'offrait une BMW. Et que l'année suivante, il t'offrait une Lamborghini. Une fois que tu as testé la Lamborghini, la BMW ne te dit plus rien. Le crack après la snifette, c'est pareil. Une fois que tu as goûté à la fumette, tu entres aussi dans un cercle assez fermé.

Qui te rapproche du cercle de l'héro. Moi, j'ai été dans le petit cercle où se rencontrent ces deux cercles. Car quand tu consommes du crack, l'héro est un bon remède pour évacuer le stress et les effets négatifs. Ça veut pas dire que tu vas devenir accro direct. Ça veut dire qu'à chaque fois que tu auras consommé de la coke, tu vas penser à l'héro et faire en sorte d'en avoir un peu sur toi pour la descente. Et ça commence comme ça. »

Le quarantenaire qui entame son récit, tenue soignée et ton posé, explique vouloir se faire citer sous le surnom de Jok. « Allez, je vais le faire », s'amuse-t-il avant de forcer un sourire d'une amplitude hors norme. « J'ai toujours eu un sourire assez large alors dans le milieu on m'a longtemps appelé Joker, tu comprends ? » Toujours héroïnomanie, il explique avoir rompu assez radicalement avec sa consommation effrénée de crack il y a six ans, après vingt années de cohabitation quotidienne avec la fumette.

Une histoire pas banale, au passage. Un jour, raconte-t-il, il s'est acheté pour

1.500 euros de produit aux Pays-Bas en cotisant avec deux amis. Une quantité telle qu'il a pu se permettre, à son retour, de fumer des heures durant. Jusqu'à plus soif. Au point de finir par jeter son dernier gramme aux toilettes, sans remords, avant de tourner la page. L'absence de manque et de rareté a déjoué le sort, selon sa théorie. « La coke, c'est toi qui la fumes ou c'est elle qui te fume. Moi, je l'ai fumée. » Une victoire qu'il évoque non sans fierté, mais qui ne l'empêche pas de continuer à y toucher occasionnellement, concède-t-il. Mais toujours en gardant le contrôle.

A ce propos. « Aujourd'hui, c'est marquant, mais c'est la deuxième fois en six mois, comme par hasard, que j'achète un 10 euros de coke. » Quelques minutes avant de se mettre à table, Jok était deux étages plus bas, dans les locaux de Gate, la salle de consommation à moindre risque qui depuis l'an dernier est entrée en activité dans le quartier Anneessens. Les « inhalateurs » et les « injecteurs », comme on les appelle ici, peuvent entre ces murs venir librement consommer pour autant qu'ils acceptent de se plier au règlement des lieux.

« Ça va dramatiser les choses »

Si la dernière fois il avait opté pour la fumette, cette fois, dit-il, « j'ai voulu m'injecter cette coke en speedball, ce qui veut dire mélangée avec de la brune, de l'héro ». C'était compter sans son voisin de table, qu'il dit avoir vu tenter de glisser sa main dans l'une de ses poches alors même que l'aiguille était dans son bras. « Le fait qu'il ait nié la chose quand je l'ai surpris, ça m'a encore plus énervé. Bref, ça m'a cassé mon premier trip, mon premier flash. Ce qui fait que j'ai tout bazaré car il est arrivé juste à la moitié de mon injection. »

Volubile, Jok tente d'oublier l'épisode en passant en revue son parcours de

A 18 ans, déjà, j'étais un bon snifiteur de coke. Et à 19 ans, j'ai goûté la coke en fumette, c'est-à-dire ce qu'on appelle le crack. Ça, c'était le pas à ne pas faire

Jok

”



On voit que le conditionnement des produits évolue. Les dealers vendent des doses de crack toutes préparées à 10 ou 15 euros

Kris Meurant  
Directeur du pôle psychosocial de Transit

”

significative » depuis 2015, selon l'institution fédérale.

Crise du crack il y a donc, même « s'il me semble plus correct de parler d'une crise de la précarité car ce qu'on observe par rapport à ces usages, c'est qu'on a affaire à des personnes qui se trouvent dans une grande précarité », insiste Michaël d'Hogge. Un constat que partage Alain Maron (Ecolo), ministre francophone en charge des Affaires sociales et de la Santé à Bruxelles, en prise directe avec la problématique. « Il y a une véritable augmentation du problème, qui est totalement explosif. Il ne faut pas se voiler la face », dit-il.

« C'est comme un plat préparé »

La conjonction, déplore-t-il, de deux facteurs. D'un côté, l'augmentation « d'un public en errance auquel il est difficile de donner des perspectives », résultant à la fois de la politique d'asile et d'accueil du fédéral, mais aussi des conséquences économiques du covid et de la crise énergétique. D'autre part, un déferlement de la cocaïne sur la capitale. « Cette conjon-